

ISSN 0995 - 6883 • Septembre 1993 • 20 FF • 120 FB • 6 FS • 5\$ • n°

14

Prémonition

DEAD CAN DANCE

BREEDERS • NEW MODEL ARMY • CRANES

MEGA CITY FOUR • NEW ORDER • LA VARIÉTÉ

CRANBERRIES • SLUSHY • CORPUS DELICTI • POND

COP SHOOT COP • SOL INVICTUS • HEMS • PEACE LOVE AND PITBULLS • HEATHER NOVA
4AD • RED HOUSE PAINTERS • RADIOHEAD • BACK TO THE PLANET • WALKABOUTS

On appelle "charme" le je-ne-sais-quoi qui rend certains groupes plus attachants que d'autres. Indiscernable, fondue dans leur personnalité, cette étincelle intérieure suffit à guider l'attention d'une audience parfois désorientée par la foule des nouveautés de la musique indépendante. Les Cranberries sont-ils foncièrement différents des Sundays, de Belly, ou d'une Björk qu'on aurait dépouillé de l'habile maquillage de la production ? Non, mais si les tonalités de "Everybody else is doing it...", leur premier album, sonnent parfois trop familièrement à nos oreilles, les nouveaux morceaux découverts lors de la récente tournée permettent d'espérer un proche épanouissement.

Mike : L'histoire des Cranberries commence il y a environ trois ans. Mon frère Noël et moi avons eu l'idée de monter une sorte de groupe avec Fergal, un ami d'enfance. Je dis "une sorte" parce que ce n'était pas vraiment ça (sourire)... Sans que l'on sache pourquoi, tout le monde autour de nous s'était mis à jouer, à répéter, à donner des concerts, et nous finissions par être les seuls à ne pas pouvoir dire : "Nous avons un groupe !" (rires). Nous ne prenions pas cela au sérieux : tout ce qui comptait, c'était d'essayer de partager l'expérience des copains, de ne pas avoir l'air idiot quand ils parlaient de répétitions et des problèmes de retour ou de feedback... Nous avons acheté des guitares dans un magasin d'occasions et nous nous y sommes mis...

Noël : Au début, personne n'avait idée d'un son précis. Nous explorions toutes les directions possibles et nous avons réussi à trouver notre ton. Il n'y avait pas de leader pour entraîner les autres. Notre seule ambition était d'arriver à composer des morceaux et à les jouer du début jusqu'à la fin pour le plaisir... et cela suffisait à nous occuper ! Nous avons travaillé en instrumental pendant un bon

moment. Notre chanteur avait un autre groupe et il a fini par nous lâcher. Dolores nous a rejoints après quelques mois.

L'exemple des Waterboys ou de U2 n'a-t-il pas inspiré ou même influencé la génération spontanée que tu évoques ?

Noël : Ni l'un ni l'autre. Si un ou deux groupes ont influencé qui que ce soit, je ne crois pas qu'il s'agisse de groupes irlandais. En fait, personne parmi nous n'a de goûts assez tranchés pour que puisse s'en dégager une influence précise. Nous écoutons à peu près tous les genres musicaux qui peuvent exister entre Cure et Metallica.

À quand remonte l'enregistrement de votre première démo ?

Mike : C'était peu après les débuts du groupe. Nous avions eu l'idée de mettre quelques morceaux sur cassette. Il s'agissait de susciter des réactions, plutôt que de proposer des chansons telles quelles à un label. Nous étions conscients que nous devions considérablement travailler nos compositions, les enrichir... En plus, nous venons de Limerick, pas

de Dublin, et même si nous commençons à être un groupe, nous ne pouvions pas nous permettre de devenir ambitieux : nous étions trop "campagnards" pour entamer un Pub Tour ou quelque chose de la sorte.

Les labels ont très vite témoigné d'un grand intérêt...

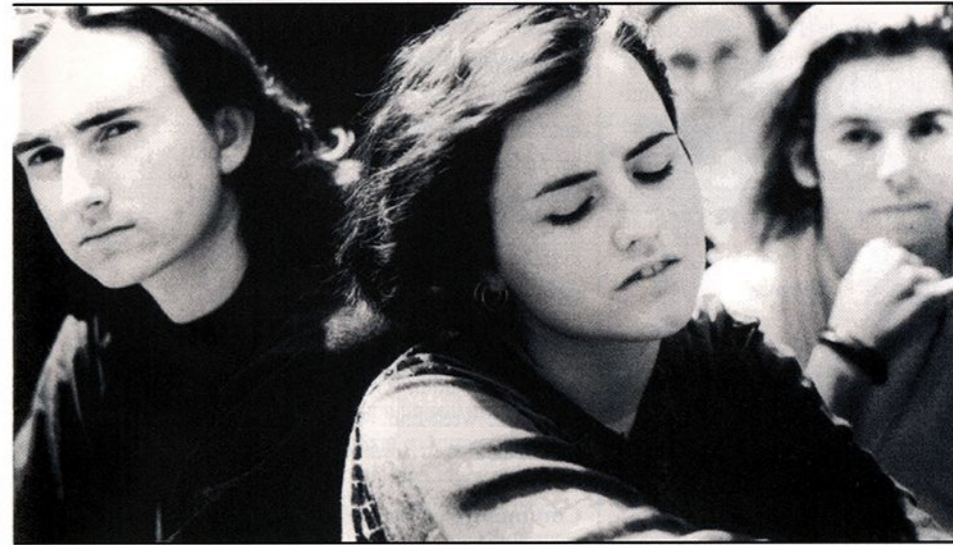
Mike : En fait, leurs réponses ont de loin dépassé nos attentes. Nous étions prêts à lire des lettres motivant des refus et nous recevions des offres de signatures !

Sans faire de fausse modestie, notre première réaction a été la frayeur ! Nous apprenions

Nous avons pris l'habitude de jouer sans y penser, devant un public qui nous entendait par hasard.

Ce souhait d'attente a-t-il été bien accepté par les labels ?

Noël : Ils ont pris conscience que notre appréhension n'était pas feinte et ils ont accepté de nous laisser aller à notre rythme. La presse a été plus longue à se calmer et les journalistes ont continué à chroniquer nos concerts pendant six ou huit mois. Mais comme aucun disque ne sortait, ils ont fini par se lasser. Leur coup était manqué !



seulement à jouer et nous ne nous sentions pas de taille à discuter avec eux de l'avenir du groupe et des conditions d'enregistrement. Tout cela nous semblait absurde. Ce cirque pour six chansons enregistrées à la va vite ! La veille, nous étions des anonymes et le lendemain notre boîte aux lettres était tout juste assez grande pour recevoir le courrier en provenance de Londres...

Noël : Tout allait décidément trop vite et nous avons demandé un délai pour réfléchir et aussi pour nous perfectionner. Pour comble de bonheur, la presse s'était mise à chroniquer certains de nos concerts et, à les lire, nous n'avions pas l'impression qu'il s'agissait de nous. Sans les photos, on aurait cru qu'il y avait d'autres Cranberries en Irlande... Nous n'étions pas à la hauteur de tous ces éloges. Nous avons commencé à nous poser des questions : qu'allait penser les gens qui viendraient nous voir sur scène en s'attendant à voir un show fantastique (rires) ?

Vous semblez entretenir aujourd'hui encore ces rapports amour-haine avec la presse...

Mike : Au début, nous avons été flattés par cette campagne de promo qui ne nous coûtait rien (rires). Mais comme je l'ai expliqué, nous nous sommes trouvés en porte-à-faux. Nous sommes devenus plus réticents, plus fuyants et peut-être ont-ils assimilé notre distance à de l'arrogance. Par la suite, lorsque nous avons été plus à l'aise et que des sessions d'interviews ont été organisées, ils ont commencé à se servir de nous. Nous étions surpris de constater l'écart entre ce que nous avions dit et ce qu'ils racontaient. Certains papiers étaient presque humiliants tant on bâtissait autour de nous une petite histoire pittoresque ! Cette tendance à utiliser des groupes qui n'ont rien demandé pour faire des scoops est très particulière à la presse anglaise. Tous les groupes que nous avons cotoyés ont eu à peu près la même expérience.

Existe-t-il en Irlande l'équivalent du NME ou du Melody Maker ?

Mike : Il y a un magazine, Art Press, qui consacre quelques articles aux groupes indés mais l'esprit général est assez mainstream. Comme les journaux anglais, ils ont un peu le statut d'institution. Ils n'aiment pas tellement les gens de la campagne. Dublin est une ville très snob.

Votre participation au festival "Assembly Rooms" en Écosse témoigne-t-il de votre attachement à la culture gaëllique ?

Mike : Non, plutôt de notre insatiable curiosité ! Nous aimons bien les festivals. Cela permet de rencontrer des gens que nous n'aurions pas l'opportunité d'approcher par ailleurs. Nous ne revendiquons aucune identité, qu'elle soit gaëllique ou irlandaise. Nous n'avons pas vraiment apprécié l'atmosphère culturelle qui baigne ce type de festival...

Il paraît que Dolores se fâche lorsqu'on lui demande de commenter les paroles des Cranberries...

Mike : C'est une fois encore une histoire de journaux anglais (rires). Après avoir répondu à cette question, elle a lu l'article du journaliste qui avait écrit deux colonnes expliquant que la connotation sexuelle des paroles était évidente. Dolores compose toutes nos paroles. Elle évoque des expériences personnelles mais pas celles là ! La tonalité intimiste de ses paroles est si forte que les interprétations les plus biscornues sont possibles. Les paroles sont parfois trop nostalgiques pour nous et nous demandons à Dolores de les alléger un peu.

Vous considérez-vous comme un groupe indépendant ?

Noël : Je crois que l'indie-pop est devenu aujourd'hui un genre à part entière, dont on attend un son précis. Or, j'estime que nous n'avons pas ce son. Je préfère que l'on dise que nous sommes effacés.

Mike : Notre public n'est pas un public indé, au sens branché du terme. Ce sont plutôt des gens simples qui sont sensibles à ce que l'on essaie de faire passer.

Laurent Caillet

CRANBERRIES